

taire des dépendances organiques des membres d'un même corps ? On parle souvent de la force sociale du catholicisme. Réfléchissons-nous assez qu'elle existe et qu'elle agit cette force sociale en tant que les individus qui font ici la collectivité représentent eux-mêmes une activité réelle pour le rayonnement du bien, et non par cela seul qu'il existe quelque part un groupement quelconque plus ou moins conscient de son rôle et de ses réserves d'énergies ? N'allons pas croire non plus, pour ne pas déranger une passivité commode, que la force sociale du catholicisme réside tout entière dans sa doctrine. Qu'est-ce qu'une doctrine sans des hommes qui la vivent et qui la font vivre ? Que sont les Livres sacrés entre les mains des Juifs qui n'en savent découvrir ni la vie ni l'esprit ?

Ce sont là des raisons d'ordre essentiel. Il en est d'autres qui relèvent plutôt des contingences de l'époque. Si l'éducation ne doit pas dévier de la voie droite que lui impose la solution du problème qui reste pour tous les temps identique, puisqu'elle a pour but de développer harmonieusement les virtualités humaines restant les mêmes pour tous les temps et sous toutes les latitudes, il y a un principe qu'elle n'a pourtant pas le droit d'oublier. C'est que l'homme invariable dans ses facultés essentielles, ne l'est plus dans leurs diversités de surface pas plus que dans la contingence des objets auxquels il les applique, colorés eux-mêmes des teintes de l'atmosphère et de l'époque. Et alors c'est convenir que l'éducation doit porter le millésime de son temps,